

plimens. J'ai même éprouvé plus d'une fois qu'ils sont beaucoup moins sensibles au bienfait qu'à la louange; & que pourvu qu'on ménage leur amour-propre, on peut sur quelque autre chose que ce soit, les désobliger impunément. Il m'en coûtera assurément beaucoup moins pour combler d'éloges Thucydide, qu'il ne m'en auroit coûté pour empêcher son exil. Je ne doute donc point qu'en gardant toujours avec lui les mêmes dehors, la bonne intelligence qui est entre nous ne se soutienne; & que de quelque véracité qu'il se pique, il n'oblige la postérité à penser de moi comme moi même je lui auroi paru penser de lui.



## L E T T R E CXLII.

N É M É E A A L C I B I A D E.

C'EST, suffoquée encore d'une scene cruelle où Thrasyllé m'a tourmentée au delà de toute expression, que je vous écris. Nous y avons tous deux épuisé, lui tout l'emportement, & toute la déraison imaginables, moi toute la modération, toute la crainte de déplaire, que

l'amour doit prescrire. Loin cependant que tant de douceur de ma part l'ait ramené, il a fini par me dire des choses si dures & si offensantes, qu'à mon tour la fureur m'a gagnée, & que je l'ai prié de ne me voir jamais. Il a répondu à cela, comme on répond lorsque l'on a de l'humeur & que la certitude que l'on plaît, donne l'audace de ne la pas contraindre; c'est à dire, qu'il est fort furieux, & en m'assurant que je le voyois pour la dernière fois de sa vie. Quelle est la cause d'une querelle si vive? c'est ce que j'ignore; & lui-même qui l'a commencée, ne le sçait, sans doute, pas mieux que moi-même. Tout ce qu'au travers de tous les reproches dont il m'accabloit, & dont aucun ne m'a paru avoir d'objet déterminé, j'ai pu pénétrer, c'est qu'avec de la défiance sur le présent, le passé lui donne des inquiétudes fort vives que l'avenir ne soit pas pour lui tel que je lui promets. Son humeur sur ce que j'ai fait avant lui, me paroîtroit fondée, s'il l'eût ignoré, & qu'il ne fit que l'apprendre; mais ne le sçavoit-il pas quand il m'a jugée digne de sa tendresse? D'ailleurs, élevé dans vos maximes, c'est à dire,



fe dites ; encore , parmi celles-là , n'y en a-t-il pas une qui n'ait eu à se plaindre de sa légèreté. Mais laissons une discussion qui , si elle n'est pas absolument étrange à mon objet , y est , du moins , fort inutile. Je voudrois vous expliquer ce qui se passe dans mon ame ; mais je trouve tant de confusion dans ses mouvemens , que je ne sçais si je pourrai parvenir à les débrouiller. Je ne crois point du tout que Thrasyll me tienne la parole qu'il m'a donnée de ne me revoir jamais ; & cependant j'en meurs de peur. Il n'appartient , sans doute qu'à l'amour de s'effrayer de ce que lui même il ne croit pas possible. Cette crainte , toute mal-fondée même qu'elle me paroît , prend sur moi au delà de tout ce que je pourrois vous exprimer. Il me montre alternativement tant , & si peu de tendresse , qu'il m'est presque également mal-aisé de ne le pas croire tantôt le plus indifférent , tantôt le plus amoureux de tous les hommes. Le traître , quelquefois , & avec l'air du plus tendre sentiment , me dit de ces choses qui me semblent d'autant plus tenir à une véritable passion , que je les ai moi-même moins trouvées pour tout autre que pour vous , ou pour

lui. Quelque fois , & plus souvent encore , il ne me prouve que trop que je n'ai d'empire que sur ses sens , & quand je ne me rappelle que ces instans cruels où le desir seul paroît agir sur lui , il n'y a rien que je ne croie avoir à redouter pour mon amour. Avec quelle insultante ironie il me parloit tantôt ! Combien de choses aussi dures qu'effensantes , & qu'il ne sembloit pas que la colère lui dictât , lui sont échappées ! Quel plaisir ne paroïssoit il pas prendre à m'accabler de mépris ! Si je lui en inspire autant qu'il m'en a montré , il ne se peut pas qu'il m'aime ; & s'il ne pense pas tout ce qu'il m'a dit , comment a-t-il pu , comment même a-t-il osé me le dire ? Ah ! sans doute , il compte trop sur ma foiblesse pour lui. Je me le suis dit mille fois , & toujours inutilement : vous sçavez à quel point l'artifice m'est odieux ; mais il me le seroit moins encore , que je n'en pourrois pas davantage feindre de l'indifférence pour un homme qui m'est si cher. D'ailleurs , lorsque la jalousie , ou le soupçon de n'être pas assez aimé , l'agitent , il est si terrible que , cela fût-il en mon pouvoir , je n'oserois jamais recourir à un stratagème que l'idée qu'il a de moi ,



feroit, peut-être, plus & plus longtemps réussir que je ne voudrois. En supposant même que je pusse me déterminer à jouer avec lui l'inconstance, je ne sçais si je ne serois pas plus à plaindre de lui donner la peur qu'elle ne fût réelle, qu'il ne le seroit de l'avoir. C'est donc à vous seul, mon cher Alcibiade, que j'ai recours dans la circonstance la plus intéressante de ma vie. La querelle qu'il m'a suscitée a été si vive, si marquée, si peu de caractère de ces altercations qui n'arrivent que trop fréquemment entre gens qui s'aiment, qu'il ira, selon toute apparence, vous le conter. Je ne doute même point qu'il n'eût été dès ce soir vous chercher, s'il n'eût pas été engagé à souper chez le sage Cléophon. Comme je ne voulois pas qu'il me prévînt, toute excédée que j'étois de sa déraison & de ses injures, je l'ai gardé si tard qu'il n'aura sûrement eu que le tems de s'y rendre; & je doute que j'y aie en sa personne, envoyé un bien agréable convive. Faites-lui sentir, je vous en conjure, combien il est injuste & peu généreux à lui d'abuser comme il fait de l'empire qu'il a sur moi. Ce n'est point ici ma vanité qui répugne à faire

les premiers pas: j'irois tout à l'heure me jeter à ses pieds, si je n'étois pas sûre que, plus je lui donneroie de preuves de ma tendresse, plus il se plairoit à la maltraiter. Si, d'un autre côté, je le laisse à son caprice, qui sçait s'il ne se fera pas de ne m'aimer plus une habitude que, peut-être, je tâcherois vainement de lui faire perdre. Trop d'indulgence, ou trop de fierté de ma part sont ici également dangereux pour moi. Parlez-lui donc, je vous en supplie encore: si, dans ses discours, dans ses fureurs même, vous découvrez qu'il m'aime toujours, dites-lui qu'en ne me ménageant point, il risque de me perdre; & ôtez-lui un peu de sa sécurité. Si, au contraire, il vous paroît aussi attiédi qu'il me force de le supposer, ne lui peignez que la violence des miens, & engagez-le, du moins, à avoir la compaisance d'y répondre. Il me sera sans doute affreux de ne le devoir plus qu'à sa pitié; mais la passion qu'il m'inspire est telle, que je consentois plutôt encore à le partager, que je ne me résoudrois à le perdre. Songez enfin, qu'il y va de tout le bonheur de ma vie, que Némée vous a adoré, qu'elle vous a été chère, & qu'elle vous est



me affez pour ne pas craindre de vous montrer à quel point elle en aime un autre.

L E T T R E CXLIII.

A L C I B I A D E A N É M É E .

**T**HRAZYLLE, ainsi que vous l'aviez prévu, n'a pas manqué de venir ce matin m'exposer, avec plus de prolixité que je n'aurois souhaité, les sujets de plainte qu'il croit avoir contre vous. Quoiqu'à vous parler avec franchise, je ne les aie point trouvés tous aussi injustes que vous me l'aviez annoncé, je l'ai assuré, comme vous le desiriez, qu'il étoit le plus déraisonnable de tous les hommes; & lui ai mille fois répété qu'il devoit être honteux de ne sçavoir que désespérer une femme qu'il dit qu'il aime, & qu'il auroit tant de raisons de chercher à rendre heureuse. Sans compter qu'il a on ne peut pas plus mal pris ma remontrance, il m'a paru tout-à fait surpris que j'osasse lui donner le tort dans une occasion où, selon lui, le plus cruel de ses ennemis n'oseroit seulement

seulement le soupçonner d'en avoir l'apparence. En conséquence, donc, de la partialité marquée dont il m'accusoit, il s'est emporté contre moi, au point qu'il s'en est peu fallu qu'il ne m'ait dit aussi des injures. La rage qui le transportoit, rendoit ses plaintes si vagues que je n'y ai d'abord rien compris; & que, quelque peu de pente que j'y eusse, j'ai commencé par croire que rien n'étoit moins bien fondé que sa colère. J'ai même persisté dans cette idée, jusques à ce qu'il vous ait formellement accusée de le tromper pour Agathon. Il jure que votre querelle d'hier n'a d'autre sujet que le refus constant que vous lui avez fait de le lui sacrifier; & c'est cette obstination que, dit-il, vous n'auriez pas eue, si Agathon ne vous eût pas intéressée autant qu'il le craint, qui le transporte de fureur. Quoique je pense absolument comme lui sur cela; que je sois beaucoup plus fait pour faire naître des tracasseries entre amans; que pour les appaiser, & que je dusse être moins fâché que personne d'en voir une bien établie entre Thrazylle & vous, je lui ai intrépidement soutenu qu'il étoit de toute fausseté que vous eussiez des vœux sur



Agathon, & qu'il n'y avoit, par conséquent, nulle apparence que vous eussiez hésité à lui faire un sacrifice qui ne vous auroit rien coûté, & qu'il jugeoit nécessaire à son repos, si l'air d'empire dont il l'avoit exigé sans doute, ne vous eût révoltée contre sa proposition. Mon raisonnement, quelque chose que j'aie pu faire, lui a toujours paru plus spécieux que vrai. Il proteste, enfin, qu'il ne vous reverra jamais si vous ne congédiez pas Agathon, c'est-à-dire, comme vous le sçavez de reste, que vous ne le lui promettiez : car l'essentiel n'est pas que vous le fassiez, mais que vous sçachiez vous arranger de façon qu'il puisse croire que vous l'avez fait. Je vous conseille donc de ne lui pas refuser une satisfaction qu'il desire si ardemment, & que vous pouvez vous rendre si peu pénible. Considérez de plus qu'en vous procurant par-là le plaisir de tranquilliser un amant à qui, malgré le goût que vous pourriez avoir pris pour Agathon, je vois que vous tenez encore, vous vous assurez en même tems le moyen d'en trouver l'autre plus aimable. Mais ce seroit, ainsi que dit notre proverbe, *vouloir porter des*

*chouettes à Athenes*, que de prétendre vous donner des conseils sur une matière que vous possédez si parfaitement. Je vous prie, pourtant, de croire qu'en parlant à Thrazylle, j'ai moins suivi mes idées, & mon propre caractère que je n'ai consulté vos intérêts; que j'ai fait, enfin, dans cette occasion, tout ce que vous pouviez attendre de mon amitié, & tout ce que je devois à votre confiance. Thrazylle me paroît vous aimer toujours; mais je lui ai trouvé le cœur si ulcéré contre vous, qu'il est à craindre que vous ne le perdiez, si vous ne vous hâtez pas de remplir la condition à laquelle il s'obstine à mettre & son retour & votre accommodement.

---

 LETTRE CXLIV.

NÉMÉE A ALCIBIADE.

JE ne suis pas surprise que Thrazylle, né trop jaloux pour n'être pas en amour le plus injuste & le plus visionnaire des hommes, se soit depuis hier persuadé qu'il croyoit avoir Agathon pour



rival, qu'il m'en a demandé le sacrifice, & que je le lui ai refusé avec tout l'indécence dont il m'accuse. Je lui pardonne ce mensonge d'autant plus aisément, qu'il me prouve mieux combien il est en lui-même honteux de la cruelle scene qu'il m'a faite; mais je ne vous pardonnerai pas de même votre promptitude & votre facilité à adopter des chimères que ma conduite & mes sentimens rendent si peu vraisemblables. S'il me paroît tout simple qu'un amant, qui ne me voit jamais d'un œil tranquille, me rende si peu de justice, je ne puis que le trouver fort extraordinaire dans un ami que rien ne doit aveugler, & qui, d'ailleurs, a tant de raisons de ne point douter de ma véracité. Vous devriez, en effet, vous être souvenu qu'en immolant les préjugés, j'ai sçu respecter les principes; & que, de tous les vices qui déshonorent le cœur humain, il n'y en a pas qui m'aient toujours paru l'avilir autant que le mensonge & la perfidie. Je ne sçais si, née dans une autre position que la mienne, ayant des devoirs à remplir, par conséquent des faiblesses à cacher, & forcée, par de si grands intérêts, à la dissimulation, je me ferois piquée d'une vertu qui m'auroit

été encore plus nuisible qu'elle ne m'auroit honorée, mais je tire du moins, de mon état, l'avantage de pouvoir suivre mon caractère. J'ose même dire que, de tous les plaisirs qu'il me procure, il n'y en a pas que je sente avec plus de vivacité que le plaisir de pouvoir me livrer sans aucune contrainte à tous les mouvemens de mon ame. Si je n'aime plus Thrazylle, quelle raison aurois-je de me réduire à la bassesse de feindre un sentiment qu'il ne m'inspireroit plus? Seroit-ce la peur que me feroient ses emportemens? Otez-moi mon amour, vous m'ôterez bientôt mes craintes. Je puis même vous répondre que, si jamais l'indifférence vient à succéder dans mon cœur à ma tendresse pour lui, vous serez étonné du courage que vous me verrez contre ce même homme, aujourd'hui si redoutable pour moi. Il m'est donc toujours cher, puisque je dis encore qu'il me l'est: mais je veux que, sans l'aimer avec la même chaleur, il me soit pourtant plus aisé d'être infidelle que d'être inconstante; que mon imagination, plus lasse encore d'être toujours fixée sur le même objet, que mon cœur ne seroit épuisé, elle remplisse, par des caprices, le vuide qui momentanément



s'en empareroit, pourquoi, n'ayant que lui à tromper, chercherois-je à vous abuser sur mes sentimens; & quel pourroit être le but d'une si méprisable fausseté? Je vous ai dit que les injustices de Thrasyllé font le malheur de ma vie; & ne vous l'ai dit que parce qu'il est vrai qu'elles me désespèrent. Je vous ai dit encore que rien n'avoit été plus vague que ses plaintes; je vous assure, avec vérité, qu'il n'a imaginé le fantôme qu'il vous offre aujourd'hui, que pour excuser à vos yeux ses inégalités & ses violences, & pour échapper à des remontrances qui, sans doute, le fatiguoient. Non-seulement je n'aime point Agathon, mais je n'ai jamais imaginé qu'on pût le trouver aimable. Thrasyllé lui-même, tout visionnaire qu'il est, n'a de ses jours craint un moment qu'Agathon pût me plaire. Je puis donc encore vous protester qu'il a été si loin de m'en demander le sacrifice, que, dans le nombre prodigieux d'hommes qu'hier il m'accusoit d'avoir bien traités, ou sur qui il prétendoit que j'ai des vues, ce rival, dont il a voulu vous paroître si inquiet, ne fut seulement pas nommé. Je ne vous dirai rien sur la façon injurieuse dont vous vous justifiez de m'avoir donné

quelques conseils. Je mérite trop peu que vous pensiez de moi comme vous avez voulu paroître le faire, pour que je puisse y être bien sensible. Je ne sçais si l'intérêt que je prends à la chose, ne m'a point permis de la bien juger; mais je n'ai trouvé que dur, & peu légèrement exprimé, le trait que vous me lancez. Je desiré pour vous que toutes les fois que vous voudrez rendre vos amis l'objet de vos plaisanteries, vous n'y réussissiez pas mieux qu'il me semble que vous n'y avez réussi avec moi; & que le peu de succès que vous aurez en ce genre, vous dégoûte d'en faire usage contre eux. C'est, à mon sens, avoir bien peu d'esprit que de n'en montrer qu'aux dépens de son cœur. Vous n'ignorez pas que, si je voulois, ce ne seroit point par une si charitable exhortation que je vous paierois vos sarcasmes. C'est, peut être, la certitude que j'ai qu'il ne tient qu'à moi de vous les rendre très-cruellement, & qu'à cet égard vous pensez de moi, comme j'en pense moi-même, qui me rend si réservée. Vous gagnez trop à l'opinion que j'ai de mon esprit, & que je crois vous en avoir donnée, pour me reprocher d'en juger trop favorablement. Adieu: vous



pouvez dire à Thrazyllé que ma bonté lui accorde encore deux jours pour faire ses réflexions ; mais que , passé ce terme , ce seroit plus vainement que , sans doute , il ne voudra le croire , qu'il me demanderoit sa grace. Je suis fiere , & sens avec surprise combien de fois je me suis humiliée devant lui. Dans la situation où je suis , on ne retrouve guere son amour-propre que ce ne soit aux dépens de son amour : & ce sentiment qui m'est si nouveau , est , peut-être , un commencement d'indifférence dont , s'il m'aime encore , il ne peut trop tôt chercher à arrêter le progrès.

L E T T R E C X L V .

M É G I S T E A U M Ê M E .

**I**L me seroit impossible de vous exprimer combien j'ai d'abord été confondue de l'énorme profusion de tendresse que j'ai trouvée dans votre lettre. D'accord comme nous le sommes , vous étiez ; ce me semble , dispensé d'en afficher tant , d'autant plus même que , tout n'eût-il pas été réglé entre nous , vous

deviez moins vous flatter que cet appareil de sentiment pût m'obliger à croire aux vôtres. Enfin , à force d'y rêver , j'ai cru voir que vous n'aviez pris avec moi un style si passionné , que dans l'espérance de me déterminer par-là à vous sacrifier Antigène. Si ce que je pense sur cela est aussi juste qu'il me le paroît , pour un homme qui devroit si bien connoître les femmes , vous vous êtes singulièrement mépris à ma façon de penser. Quand , en effet , ( ce qui n'est , ni ne sçauroit être , ) je vous supposerois pour moi tout l'amour imaginable ; & que ( ce qui n'est ni plus vrai , ni même plus possible que l'autre , ) je croirois moi-même vous adorer , vous ne m'en trouveriez pas plus disposée à céder à vos desirs sur cet article. Ce n'est point , ainsi que , sans doute , vous l'inférez de la résistance que j'y oppose , qu'il me soit plus nécessaire de garder Antigène , que , si vous ne consultiez ici que les besoins de votre cœur , il ne vous le seroit que je le quitasse. Il vous dira lui-même , lorsque vous le voudrez , ce que je prise notre liaison ; & j'ai peine à croire qu'après l'avoir interrogé , vous puissiez aussi facilement que vous vous en flattez aujourd'hui , m'y donner le



ridicule d'aimer. Par le peu de tems qu'il y a que nous sommes l'un à l'autre, il ne vous est guere plus possible d'attribuer au pouvoir de l'habitude le refus que je vous fais. Vous n'en trouveriez pas plus aisément le motif dans la crainte qu'il ne pût, sans une bien vive douleur, me voir à quelqu'autre que lui, puisque j'ai la certitude la plus complete de ne pas plus prendre sur son cœur que lui-même ne prend sur le mien. Quelles en sont donc les raisons? C'est, premièrement, l'aversion que j'ai pour qu'on m'impose des loix: & que je vous trouve, de plus, si peu fait par vos propres maximes, pour avoir la prétention de m'en dicter, que je ne conçois pas comment vous avez, un seul instant, cru le pouvoir faire avec succès. J'ai, d'ailleurs, s'il faut vous le dire, une si terrible répugnance pour le désœuvrement, que, n'y fusté je qu'un quart-d'heure, je craindrois d'en mourir d'ennui; & plus quand c'est avec vous qu'on s'engage, il y a de la prudence à se chercher des ressources contre une situation que vous rendez inévitable; moins (& vous devez vous-même le sentir,) il y en auroit à se priver des ressources qu'on peut avoir. Rien, je le sçais, ne peut

plus contrarier vos vues, ni plus mal servir votre vanité que la résolution que j'ai prise sur cela; mais, quoi que vous puissiez faire, vous pouvez être sûr qu'elle sera immuable. Quoique l'aveu que Hégéside vous a fait elle-même, de n'avoir cherché à vous faire porter ses chaînes une seconde fois que pour avoir le plaisir de vous quitter à son tour, ne dût pas trop légitimement vous permettre de chercher à vous venger sur Antigène d'un crime dont elle est seule coupable, je n'en trouve pas moins tout simple que ce soit lui que vous vouliez en punir. Ce n'est pas votre faute dans le fond, s'il vous faut, de toute nécessité, une victime, & si dans l'impossibilité où vous êtes de faire tomber sur elle le poids de votre colere, il ne vous reste qu'Antigène à persécuter. J'étois même si sûre que vous le poursuivriez dans les bras de quelque femme que ce fût qu'après elle il se donnât, qu'à vous parler avec franchise, ce fut infiniment plus la conviction que j'en avois, qu'aucune des causes qu'il seroit naturel que vous supposassiez, qui m'engagea à le prendre. Aussi, aurois je été beaucoup plus étonnée que, dès que mon arrangement avec lui a été public, vous ne m'eus-



fiez point crue digne de vos soins, que je ne l'ai été de m'en voir l'objet. Mais comme indépendamment du motif que je vous prête ici bien moins que je ne le devine, je puis avoir de quoi mériter de grossir votre liste; que, de mon côté, j'avois envie de vous inscrire sur la mienne, que, n'ayant pour vous que du goût, ce que je vous inspirois devoit me suffire; qu'enfin je n'attache à ces miseres-là, ni plus d'amour-propre qu'elles n'en exigent, ni plus d'importance qu'elles n'en doivent avoir aux yeux de toute femme qui sçait un peu penser; la raison qui vous portoit vers moi ne m'en a point du tout paru une de me refuser, tant à vos desirs qu'aux miens mêmes. Quant à l'inconstance déclarée que, sous le masque de la délicatesse, votre gloire outragée me demande avec tant d'ardeur, vous voudrez bien que, par rapport aux suites qu'elle auroit immanquablement pour moi, je n'y porte pas le même désintéressement; si donc ce peut-être assez pour vous que je sois infidelle, je ne reprends rien de ce que je vous promissier. Si, malgré l'indifférence avec laquelle je vous assure qu'Antigène me verroit changer pour lui, vous persis-

tez à vouloir que je vous le sacrifie, je ne dois point avoir besoin de vous dire que, comme dans la première de ces suppositions, je vous attends ce soir; dans l'autre, vous pouvez disposer de vous en faveur de qui vous le jugerez à propos.

*Cette Mégiste ne seroit-elle pas, au moins, excessivement philosophe?*

---

## L E T T R E C X L V I.

N É M É E A U M Ê M E.

**V**OUS me reprochez amèrement deux choses; l'une, de m'être hâtée de vous instruire de l'engagement que je venois de prendre avec Thrazylle, lorsqu'il m'étoit impossible de douter du chagrin que vous causeroit cette nouvelle; l'autre, de vous laisser apprendre par lui que je l'ai quitté; lorsque je devois être sûre que rien au monde ne vous feroit plus de plaisir: sur chacun de ces points vous avez, ce me semble, autant de tort que vous affectez de m'en croire. Vivant avec vous comme je fai-